

Lone Waltz

Anecdotes



Amour Perdu

Ceci est pour celle que je trouve parfaite.
Un texte hymne à sa beauté nébuleuse,
Qui n'a séduit que moi, qui pourtant est très nette.
Un psaume serait bien une insulte nerveuse !

Perfection incarnée se doit de le paraître,
Mais elle n'a pas de mal à le faire ressentir.
Toi, Amour dans mon cœur, je t'ai enfin vu naître...
Et le sien lui aussi, a pu me parvenir.

Même si rien n'est trop beau pour te dire que je t'aime,
Je serai tout à toi, tout mon corps et mon âme.
Ne me laisses pas là, dans l'attente, blême...

Oui ceci est pour celle que je voudrais pour femme.
Ne cessant de lui dire des doux mots tous les jours,
Je ne fais que prouver mon éternel amour !

Cats Street

C'est la nuit, comme tous les jours. Je déambule et erre. La rue hurle mais rien ne bouge, long silence que le vent balaie. Rien d'autre, et moi.

Le jais se pose en couches épaisses là où Lumière n'a plus de prises. Il n'y a plus rien de vivant ou de non vivant, tout est confondu.

Les chats se pressent dans une chasse nocturne, tout comme moi. Le qui je suis n'a pas d'importance. Rien n'a d'importance la nuit. Tout est à peu près abstait, et Lune le reflète bien. L'astre de nuit montre ses courbes, belle femme disparaissant à l'aube.

Les chiens préfèrent se cacher. Ils ont peur de nous. Le reste du monde reste tapis dans la lumière, ils ne comprennent pas. Le peuple noctambule reste malgré tout. Tout se rapporte aux chats.

Ils sont maîtres de l'obscurité, ils la domptent. Ils peuvent en faire ce qu'ils veulent, tel est leur pouvoir. Ils voleraient s'ils avaient des ailes, alors ils courent et le sol les suit. Englouti sous les ténèbres rien ne peut lutter. C'est pour ça qu'ils lévitent, toujours au dessus des limbes. Ils exercent leur souveraineté.

Les chats sont maîtres des rues. Quiconque cherche à les soumettre recevra leur courroux.

Cat on Tree

Preuve de ton amour, je n'ai que des retours,
Au dehors ou dedans contre moi tu te love...
Mais tu ne rentres que par l'appel des mamours,
Ton rêve le plus cher : construire notre alcôve !

Sur ton arbre tu trônes, gracieux et gracile !
Et quand je te regarde tu détourne les yeux,
Tes sauts démesurés te semblent si faciles,
Je t'appelle, je t'appelle, mon ami le plus vieux.

C'est prévu que tu viennes quand je ne te veux pas,
Tu es maître de toi, et surement des autres
Tes mignons coussinets, inaudibles sont tes pas !

On n'aime être ignorer que quand il est des nôtres
Le monstre est celui qui ne veut être vu
Mais sa maison est tienne, et tu es bienvenue.

Macadam's Feelings

Honnêtement, braves gens, vous vous imaginez vous faire marcher dessus toute la journée, tous les soirs, même les jours fériés ? Non ? Bien sûr. Alors vous ne pouvez pas comprendre ce que je ressens. Que je sois à Hawaï, à Paris, à Londres, à Tôkyô, à Dubaï, à Rome, à Budapest, au Caire... je suis le même, même si je change d'apparence. Mais on continue de me marcher dessus, de déambuler sur mon corps uniforme ou crevassé, noir goudron ou gris ciment. Je porte les stigmates des secousses passées, et me réserve pour celles à venir. La gomme des roues collée à moi, comme tous ces chewing-gums n'est guère plus agréable que la patte d'un éléphant dans une tarte aux fraises. Comment voulez-vous survivre à être écrasé par les rayons du soleil, crever de chaud mais ne pas pouvoir se plaindre ? Eh bien faites comme moi. Ignorez les lois de la douleur. Vous n'avez pas à subir les brimades de vos compères, mais vous devenez le squat des clochards et des vomissements. La pisse et la bière coulent à flot, mais tu n'as pas le droit de te plaindre. Pas le moindre mot, pas le moindre geste. Enfin... même rêver le faire est

trop beau, tu n'as ni bras ni bouche. Tu n'es que le rebut d'une société qui te regarde de travers, comme si elle ne voulait pas que toi tu la regardes. Les passants aux cœurs gros et lourds te fixent de tristesse ou de peur, les autres ont le regard perdus vers le devant, ils t'ignorent... Je te l'avais dit, c'est pas évident. Enfin bon, on est là pour se faire marcher dessus.

Ersatz

En un pas coloré, l'édulcorer ainsi
Est un blasphème en soi, pourtant on lui pardonne !
Suffisait d'un baiser pour l'en aimer aussi
Mais c'est une hérésie, et sa tête, il la prône !

Pourquoi tu cherches si loin ? Tu n'es pas encore prêt !
Bois-tu à la santé de quelqu'un, d'une charogne ?
Tu aimes, accessoire, tu as même un labret
Sans aucun doute tu sais, oui, à la porte on cogne.

Pourquoi je dis pourquoi ! Bien sûr nulle réponse.
Mille et un jours se battent avec les fouets
C'est pourtant pas bien dur, sur le mur que l'on ponce !

Pourquoi, c'est encore ça ? Je trouve plus les clefs...
De ma maison j'ai dû les empreinter au chien
Alors c'est un non-sens, tu t'en sors plutôt bien.

Poème à Lisa

En Néant infini se reflètent les maux
D'un mal-être abîmé aux arrêtes affreuses
Douleurs, peines et hantises reflétées en un Mau,
Majestueux félin aux courbes gracieuses.

Il me regarde et m'offre, créature infernale
Son corps entâcheté et sa robe bleutée.
Je l'admire et lui donne tout ce que j'ai de mal,
Mon corps est enlacé par toute sa beauté.

Mais la douleur n'est plus, ne subsiste et ne reste
Qu'un long voile stellaire, albâtre chaleureux
Nébuleux sillage qui, à son iridescence,

M'attira en son sein, réconfortante place.
Indiscible douleur, toute fuyarde et leste
Me fit réaliser que j'étais amoureux.

Lisztomania

Je suis lisztomaniac, j'ai pour unique Muse
Un Lien dans un grand Parc m'attire et se proclame
Un Piment Rouge et Chaud subit l'Onde de Choc
D'un Flamant Rose et du Suricate Anémique
Et Toi D'eux tu t'engage pour un immense Scandale
Et Avec Tentation, son effet Placebo
Tu vois les Scarabées sur des Pierres qui Roulent
Les Qui des Punks Idiots un Profond Coup de Pied
Ton Oasis tarie les Portes de la Police
Le Système du Bas Téléphone Nirvana
Le Jour Vert Souhaite la Nuit pour Passer son Usage
Les Garçons qui Tombent sur Benjamin Cassé
La Radio Tête des Reines pour le Pourpre Profond
Le Dirigeable à Led sans ses Rayures Blanches

Coffee Chop

Tout commença par une odeur de tabac froid et de café. Dans cette pièce exigüe, rien d'autre n'avait plus d'importance que ces effluves. La fenêtre ouverte donnait sur un grand jardin en contrebas. Des chevalets étaient disposés à peu près au milieu de la pièce et des toiles étaient bariolées de tâches de peinture. Du rouge, du jaune, du vert et du bleu se livraient bataille sur les murs jadis blanc. Les longs rideaux flottaient au gré de la légère brise matinale. La porte entrebaillée laissait passer la rumeur de la rue, de l'autre côté. Des passants vociféraient contre des automobilistes malhabiles en retard à leur travail. La cuisine n'était qu'un amoncellement d'imondices et de nourriture gaspillée. La petite pièce, repaire de l'artiste, était sans doute la plus en ordre de tout l'appartement. Un tabouret gisait sur le sol tel un pantin qu'on aurait détaché de ses ficelles. La tasse encore fumante de café et le cendrier occupé à soutenir la cigarette naguère allumée se faisaient face dans un duel innomable. Un combat désormais obsolète étant donné la situation ci-présente. En effet, si l'artiste était doué du souffle de vie, il aurait pu tout

à fait s'en soustraire. C'est pour cela, qu'au beau milieu de ces œuvres parachevées se tenait un corps tenu d'une corde, final magistral. Le désespoir n'est qu'une cause à effet. Il est plus sage de vivre pour une cause... en effet.